

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre XXXIV. Monsieur Lovelace à M. Belford

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1771**

débauché pour mari. Ainsi faites taire là-dessus votre cœur, & n'y tournez plus vos pensées, si vous vous proposez d'obtenir jamais le pardon & les bonnes grâces de votre famille, sur-tout, de celui qui ne cesse point encore de se dire,

Votre frere, JAMES HARLOVE.

P. S. Je connois la ruse de vos Lettres. Si vous m'envoiez une réponse à celle-ci, je vous la renverrai sans l'ouvrir, parceque je ne veux point disputer sur des points si clairs. Une fois pour toutes, j'ai voulu vous redresser sur M. Solmes, que je crois fort blâmable de penser à vous.

### LET TRE XXXIV.

*Monsieur* LOVELACE à M. BEL-  
FORD.

*Vendredi 17 de Mars.*

**J**e réçois, mes Enfans, avec beaucoup de plaisir les joieuses assurances de votre fidélité & de votre amitié. Que nos principaux amis & les plus dignes de notre confiance, ceux que j'ai nommés dans ma dernière lettre, soient informés de mes sentimens.

Pour

Pour toi, Belford, je voudrois te voir ici le plutôt qu'il te sera possible. Il me semble que je n'aurai pas sitôt besoin des autres; ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent venir chez Milord M., où je dois me rendre aussi; non pour les recevoir, mais pour assurer ce vieil Oncle, qu'il n'y a point de nouveau malheur en campagne qui puisse demander son entremise.

Mon intention est de t'avoir ici constamment auprès de moi. Il n'est pas question de ma fureté. La famille s'en tient aux mauvais propos. Elle aboie de loin. Mais je pense à mon amusement. Tu m'entretiendras des Auteurs Grecs, Latins & Anglois, pour garantir de léthargie un esprit malade d'amour.

Je suis d'avis que tu viennes dans ton vieil uniforme; ton valet sans livrée, & sur un pied de familiarité honête avec toi. Tu le feras passer pour un Parent éloigné, à qui tu cherches à procurer de l'emploi par ton crédit *là haut*; à la Cour j'entens, quoique tu t'imagines bien que je ne parle point du Ciel. Tu me trouveras dans un petit cabaret à bière, qui n'en porte pas moins ici le titre d'Auberge, à l'enseigne du *Cerf blanc*, dans un mauvais Village à cinq milles du Château d'Harlove. Ce Château est connu  
de

de tout le monde ; car, il est sorti du fumier, comme Versailles, depuis un tems qui n'est pas immémorial. Tu ne rencontreras pas de pauvres qui ne le connoissent encore mieux ; mais seulement depuis peu d'années, qu'on a vû paroître un certain Ange parmi les enfans des hommes.

Mes Hôtes sont des gens pauvres, mais honnêtes. Ils se sont mis dans la tête, que je suis un homme de qualité qui a quelque raison de se déguiser ; & leurs respects n'ont pas de bornes. Toute leur famille consiste dans une vive & jolie petite créature, qui a ses dix sept ans depuis six jours. Je l'appelle mon *Bouton de Rose*. Sa grand-mere (car elle n'a pas de mere) est une bonne vieille femme, aussi agréable qu'on en ait jamais vû remplir un fauteuil de paille dans le coin d'une cheminée, & qui m'a prié fort humblement d'être pitoiable pour sa petite fille. C'est le moyen d'obtenir quelque chose de moi. Combien de jolies petites créatures me sont passées par les mains, auxquelles j'aurois fait scrupule de penser, si l'on eût reconnu mon pouvoir, & commencé par implorer ma clémence. Mais le *Debellare superbos* seroit ma devise, si j'en avois une nouvelle à choisir.

Cette



Cette pauvre petite est d'une simplicité qui te plaira beaucoup. Tout est humble, officieux, innocent dans son air & dans ses manières. J'aime en elle ces trois qualités, & je la garde pour ton amusement, tandis que je ferai à combattre le mauvais tems, en faisant ma ronde au-tour des murs & des enclos du Château d'Harlove. Tu auras le plaisir de voir à découvert, dans son ame, tout ce que les femmes du haut rang apprennent à cacher ; pour se rendre moins naturelles, & par conséquent moins aimables.

Mais je te charge (& tu n'y manqueras pas, si tu sens combien il te conviendrait peu d'entreprendre ce que je rénonce à faire moi-même) je te charge, dis-je, de respecter mon Bouton de Rose. C'est la seule fleur odoriférante qui se soit épanouie depuis dix ans aux environs de ma demeure ; ou qui puisse s'y épanouir d'ici à dix ans. Ma servitude m'a laissé le tems de prendre de bons mémoires sur le passé & sur l'avenir.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais été si honête, depuis le tems de mon initiation. Il m'importe de l'être. On peut découvrir tôt ou tard le lieu de ma retraite, & l'on s'imaginera que c'est mon Bouton de Rose qui

qui m'y attache. Un témoignage favorable de la part de ces bonnes gens, suffit pour établir ma réputation. On peut prendre le serment de la vieille, & celui du pere, qui est un honête Païsan dont toute la joie consiste dans sa fille. Belford! je te le repéte, épargne mon Bouton de Rose. Observe, avec elle, une règle que je n'ai jamais violée sans qu'il m'en ait coûté de longs regrets : c'est de ne pas ruiner une pauvre fille, qui n'a d'autre support que sa simplicité & son innocence. Ainsi point d'attaques, point de ruses ; pas même d'agaceries. La gorge d'un Agneau sans défiance ne se détourne pas pour éviter le couteau. Belford! garde-toi d'être le boucher de mon Agneau.

Une autre raison me porte à t'en presser beaucoup. Ce jeune cœur est touché d'amour. Il ressent une passion dont le nom lui est encore inconnu. Je l'ai surprise, un jour, qui suivoit des yeux un jeune apprenti charpentier, fils d'une veuve qui demeure de l'autre côté de la rue. C'est un assez joli païsan, qui peut avoir trois ans plus qu'elle. Les jeux de l'enfance ont commencé apparemment cette liaison, sans qu'ils s'en soient peut-être apperçus jusq'à l'âge où la nature ouvre la source du sentiment ; car je n'ai pas été longtems à remarquer que leur affection

fection est réciproque. Voici mes preuves : le soin de se tenir droit, & une révérence qui ne manque jamais, à l'instant que le garçon apperçoit sa jolie maîtresse ; la curiosité de se tourner souvent, à mesure qu'il marche, pour saluer des yeux ceux de la belle, qui paroissent le suivre ; & lors qu'il tourne un coin de rue, qui va le priver de la voir, la moitié de son corps qui s'avance, en se courbant, pour ôter son chapeau & la saluer encore une fois. J'étois un jour derrière elle, sans qu'elle m'eût appercû. Elle lui répondit par une profonde révérence, & par un soupir, que Jean étoit trop loin pour entendre. Heureux coquin ! dis-je en moi-même. Je me retirai, & mon Bouton de Rose se hâta de rentrer ; comme si ce spectacle muet eût suffi pour la rendre contente, & qu'elle n'eût rien désiré de plus.

J'ai examiné son petit cœur. Elle m'a fait son confident. Jean Barton lui plairoit assez, m'a-t-elle avoué ; & Jean Barton lui a dit, qu'il l'aimeroit plus que toutes les autres filles du Village. Mais hélas ! il n'y faut pas penser. Et pourquoi ? lui ai-je demandé. Elle ne fait pas, m'a-t-elle répondu, avec un soupir ; mais Jean est neveu d'une tante qui lui a promis cent guinées, pour s'établir à la fin de son apprentissage :

tissage : & son pere, à elle, ne peut donner que fort peu de chose. Et quoique la mere de Jean dise qu'elle ne fait pas où son fils pourroit trouver une fille plus jolie & de meilleure famille, cependant, a-t-elle ajouté avec un autre soupir, les discours ne servent de rien ; je ne voudrois pas que Jean fût pauvre & malheureux pour l'amour de moi. Quel avantage m'en reviendrait-il, Monsieur ? Vous le savez.

Que ne donnerois-je pas, Belford, (car, Dieu me damne, je crois que mon Ange me reformera, si l'implacable folie de les parens ne nous perd pas tous deux) que ne donnerois-je pas, te dis-je, pour avoir un cœur de la même bonté & de la même innocence, que celui de Jean ou de mon Bouton de Rose ?

Je fais que le mien est un misérable cœur, qui n'est païri que de mechanceté. Et je m'imagine même que je l'ai reçu tel de la nature. Quelquefois à la vérité, il s'y éleve un bon mouvement, mais qui expire aussitôt. Ses délices sont le goût de l'intrigue, les noires inventions, la gloire de triompher, le plaisir de voir ses desirs secondés par la fortune ; & une force de temperament ! Que sert de le déguiser ? Je n'aurois été qu'un vau-rien quand je serois né pour la charuë.

T. I. P. II.

D d

Cepen-



Cependant, je trouve quelque satisfaction à penser que la réformation ne m'est pas impossible. Mais alors, mon ami, il faudroit voir un peu meilleure compagnie; car il est certain que nous ne servons entre-nous qu'à nous endurcir dans le vice. Ne t'allarme pas, mon enfant. Tu auras du tems de reste, toi & tes camarades, pour choisir un autre chef; & je me figure, que tu seras l'homme qui leur convient.

En même tems, comme c'est ma règle, lorsque j'ai commis une action noire, de faire quelque bien par voie d'expiation, & que je me crois là-dessus fort en arrière; je suis dans le dessein, avant que de quitter ce canton, (j'entens de le quitter avec succès; sans quoi, suivant une autre règle, je ferai du mal au double, par voie de vengeance) de joindre aux cent guinées de Jean, cent autres guinées, pour faire le bonheur de deux cœurs innocens. Ainsi, je te le repète une fois & cent fois, respecte mon Bouton de Rose.

Je suis interrompu. Mais je te promets une seconde Lettre avant la fin du jour, & les deux partiront ensemble.



LET-